

dictions ardentes où palpita son cœur ulcéré et meurtri. Mais, calme, impassible, son bras de marbre toujours tendu vers le royaume enchanteur des étoiles, la statue restait sur son socle ; et, un moment, il sembla au poète que ses yeux disaient : « Ingrat ! »

Alors, tout tremblant à la pensée que les adolescents la suivraient inéluctablement, la maudite Sirène, il fut saisi d'un indomptable désir de l'abattre, de la tuer, pour que jamais, jamais, elle ne pût tenter personne par ses charmes infernaux. Une pioche se trouva à ses pieds comme par miracle. Il l'empoigna et, sa force décuplée par la rage, il se mit à asséner à la statue de formidables coups... Ce fut une lutte homérique. Pendant d'interminables heures, la statue de la Gloire résista, mais finalement avec un bruit étrange, qui semblait être un déchirant sanglot, elle roula par terre... et Narmont se réveilla.

* * *

La poitrine oppressée, il parcourut sa chambre d'un regard rapide et hébété. Tout autour de lui des murs dénudés ; dans le coin un lit de sangle avec une couverture de laine déchirée et mal rapiécée ; devant lui une table de bois blanc, encombrée de manuscrits...

Il se leva, s'approcha de la fenêtre. Le pur et flamboyant horizon de son rêve était en réalité un ciel brouillé, d'un gris sale, plaqué de lourds nuages de plomb. La pluie tombait en larges gouttes. Il faisait froid, il faisait triste. D'un pas lent, tout vibrant encore de son rêve, il se mit à arpenter sa misérable mansarde.

Il songea que, depuis bientôt dix ans, il menait une existence d'affreuse misère ; il songea que, depuis bientôt dix ans, il se levait tous les matins, torturé toujours par la même pensée, tenaillé toujours par la même question : « Comment vais-je faire pour manger ? » Et, cependant, il avait accumulé des chants ardents et tendres, où, en de prophétiques accents, il clamait contre le Mal, l'Injustice, le Mensonge, contre tout ce qui pervertissait, contre tout ce qui avilissait l'âme, où, en un souffle admirable de puissance et de sincérité, il cherchait à entraîner l'humanité, à peine dégrossie de sa bestialité primitive, vers le chemin fleuri du bonheur et de la beauté... Et tout ce labeur restait vain ; personne ne voulait de lui ; on passait indifférent, les oreilles bouchées, le cœur glacé...

Le souvenir de son rêve lui revint.

Ah ! oui, ne valait-il pas mieux, en effet, étouffer la voix intérieure qui l'appelait vers l'Art, qui lui criait impérieusement : « Marche, marche quand même, à travers tous les obstacles ! Ton devoir est là ! Tu as une tâche, une tâche sublime à accomplir, — tu l'accompliras à n'importe quel prix ! » C'était

la voix de la Gloire, la Séductrice. Et, encore une fois, ne valait-il pas mieux, après avoir étouffé sa voix maudite, comme, dans son rêve, il avait brisé sa statue, se plier à la nécessité implacable et, effaçant ses visions radieuses de justice et d'amour, faire comme tant d'autres, accepter l'existence terne et monotone, toute aux satisfactions bestiales sans doute, jamais éclairée par le divin rayonnement de la pensée, jamais réchauffée par l'ardeur de la lutte pour l'idéal, mais calme et tranquille : préférer à la beauté de la vaste mer, avec ses profondeurs infinies et pleines de périls, la surface égale et boueuse de la mare stagnante ?

Pendant de longues heures, Narmont arpenta sa chambre d'un pas précipité.

« Oui, se dit-il, il vaut mieux en finir ! J'ai assez souffert, j'ai assez lutté !... Vivre de n'importe quelle vie, se livrer à n'importe quelle besogne, pourvu que le pain quotidien soit assuré, pourvu que je ne connaisse plus les affres de la faim ! »

Sa décision fut prise, irrévocable...

Alors il courut à sa table dans l'âpre désir de détruire tout ce qu'il avait écrit, tout ce qu'il avait créé... Soudain, ses yeux tombèrent sur un poème qu'il avait commencé ce matin même. Du coup, sa décision croula, une chaleur lui monta au cœur, une intense flamme alluma son regard, — et, le cerveau en feu, tout frissonnant de la sublime fièvre d'enfantement, il saisit sa plume, la trempa dans l'encre et se mit au travail.

BERNARD TAFT.

THÉÂTRES

OPÉRA-COMIQUE : *Hänsel et Gretel* (1), conte musical en trois actes et cinq tableaux, d'Adelaïde Wette, traduit par M. Catulle Mendès, musique, de M. E. Humperdinck.

De la musique avant toute chose...

Le vers de Verlaine pourrait servir d'épigraphe au délicieux ouvrage de M. Humperdinck. C'est de la musique, « de la musique avant toute chose », de la musique musicale : et jamais musique ne fut plus souple et plus gracieuse, plus naïve et plus raffinée, plus pénétrante et plus légère. De là le charme d'*Hänsel et Gretel*, et son universel succès ; de là, son importance, peut-être, à un moment où la beauté propre de la musique est le moindre souci des musiciens contemporains.

On conte que M. Humperdinck s'amusa un jour à

(1) La partition française ainsi que le poème (traduction de M. Catulle Mendès) ont paru chez E. Fromont.

mettre en musique certaines chansons qui figuraient dans un conte dramatique écrit par sa sœur, M^{me} Adélaïde Wette, pour amuser ses enfants. Les chansons étaient bien venues, d'un joli tour populaire ; M. Humperdinck poursuivit la besogne si heureusement commencée ; il illustra de musique l'ouvrage tout entier ; et ce fut *Hänsel et Gretel*.

Le sujet en est assez puéril. Hänsel et Gretel, laissés seuls à la maison, jouent, chantent, dansent, se disputent et se bousculent. Ils s'amuse, et peut-être cherchent-ils aussi à se distraire, car ils ne sont pas sans inquiétude au sujet de leur souper. Depuis plusieurs jours, la misère est dure : ils ne mangent guère : et, s'ils mangent, c'est des choses assez peu savoureuses. Gretel, plus futée, rassure son frère : une voisine a donné de la crème, on aura du riz au lait!... Et voici les enfants qui gambadent autour de la table. La Mère paraît. Le bas n'est pas tricoté, la salle pas balayée. Les enfants effrayés se serrent l'un contre l'autre, se garant des calottes prévues ; dans la bagarre, la table tombe, la crème s'enfuit : les enfants hurlent ; et, quand la Mère leur ordonne d'aller au bois chercher des fraises, ils disparaissent comme deux moineaux. Le Père entre à son tour : un peu gris, mais cordial ; il a fait des affaires superbes, vendu tous les balais dont il fait commerce ; il vide sa besace sur la table : des œufs, du lard, de la viande. Quelle bombance on va faire, et que les mioches vont se réjouir!... Où sont-ils?... La Mère raconte leurs méfaits, et qu'ils ont été cueillir des fraises vers le Roc-Voilé... Le Père frémit ! c'est près du Roc-Voilé qu'habite Grignotte, la sorcière-ogresse, qui fait cuire les petits enfants et les transforme en bonshommes de pain d'épice ! Vite, le Père et la Mère courent après leurs enfants. Pourvu qu'ils arrivent à temps ! — C'est le premier acte.

Hänsel et Gretel sont au bois : l'une chante en tressant des couronnes, l'autre en ramassant des fraises qu'ils partagent le plus gentiment du monde. Cependant la nuit vient : l'obscurité tombe rapidement ; les enfants effrayés ne trouvent plus leur chemin : sur le lac sombre, parmi les branches, des apparitions surgissent et passent... se serrent l'un contre l'autre. La nuit se fait plus épaisse. Sous un rayon de lune, voici l'« Homme au sable », qui vient chaque soir fermer les yeux des petits enfants ; et, rassurés, après avoir dit dévotement leur prière, les deux petits s'endorment aux bras l'un de l'autre... Maintenant, ils rêvent. Du ciel, une échelle dorée étage ses échelons vers la terre. Des anges descendent, doucement, se groupent autour des enfants, et veillent sur leur sommeil.

Le jour luit à travers les branches. L'« Homme à la rosée » réveille Hänsel et Gretel ; et tous deux, réchauffés par la claire lumière, saluent gaiement le

soleil qui se lève. Mais quel monstrueux palais surgit tout à coup, fait de brioches, orné d'amandes, d'avelines, de crèmes et de sucreries?... Les enfants restent en extase. Sans doute c'est un cadeau des anges qu'ils ont vus en rêve?... Hélas ! c'est le château de l'ogresse Grignotte!... Elle saisit les enfants, les ensorcelle, les enferme, et procède à leur engraissement méthodique. Ils tremblent, mais sans perdre la tête. Et, au moment où la sorcière ouvre la porte du four pour les y jeter, c'est eux qui l'y poussent et l'y enferment... Alors s'écroule le château merveilleux. A sa place, paraissent tous les enfants dévorés jadis par l'ogresse, et qui sont enfin délivrés. L'ogresse elle-même, par un juste retour, est transformée en pain d'épice que les enfants dévorent joyeusement. Le Père et la Mère arrivent, et, de toutes ces petites bouches pleines, sort un cantique de reconnaissance pour la bonté secourable et attentive du Tout-Puissant.

*
* *

Dans la principale brasserie de Nuremberg on lit cette inscription en lettres énormes : *Bois et mange : glorifie Dieu!*... Elle résume assez bien les sentiments qui règnent dans *Hänsel et Gretel*. C'est un mélange, — extraordinairement allemand, — de gourmandise et de piété. L'ouvrage de M. Humperdinck est plus allemand que *Siegfried* ou que *Tristan* ; il l'est, toutes proportions gardées, comme les *Contes* de Perrault sont français. Il est bon qu'on soit et qu'on veuille rester de son pays. De plus, il se trouve que les qualités et les défauts « nationaux » se réunissent ici pour donner au poème tout l'agrément dont il est susceptible. Le petit conte de M^{me} Wette ; on l'a vu, n'est pas exempt de puérité : pourrait-on le reprocher à un conte dont les héros sont de petits enfants ? Mais on n'y trouve pas trace du défaut le plus fréquent et le plus insupportable en ces sortes d'ouvrages : l'afféterie. *Cendrillon* est incomparablement supérieur au conte du chanoine Grimm dont est tiré *Hänsel et Gretel*. Et le livret de M^{me} Wette est incomparablement supérieur à celui que M. Henri Cain a écrit pour M. Massenet. C'est qu'elle n'a pas prétendu ajouter au sujet ; elle a traité puérement un sujet puéril ; et, simplement, elle y a mis la naïveté sincère et la gaieté un peu grosse mais cordiale d'un conte populaire allemand. Et, parce qu'elle a écrit simplement, — *gemütlich*, car il faut bien traduire par un mot allemand des qualités allemandes, — elle a exprimé avec vérité quelques sentiments essentiels, qui, pour être enfantins, n'en sont pas moins profonds. En un mot, le poème de M^{me} Wette, s'il n'est pas, j'ose le dire, émouvant à la façon de *Tannhäuser* ou de *Parsifal*, et s'il n'apporte pas au musicien des occasions d'analyse passionnante, a du

moins cette qualité de n'être pas anti musical, c'est-à-dire de ne pas « gêner » le compositeur. Et, par le temps qui court, cela est assez rare pour qu'on le signale.

* * *

Mais, je le disais en commençant, le charme souverain et irrésistible d'*Hänsel et Gretel*, c'est la musique. Elle est exquise. Elle charme et séduit d'abord ; à mesure qu'on l'étudie, on trouve plus de raisons de l'aimer. Que M. Humperdinck use avec un peu trop de persistance de certains procédés de développement, cela est possible ; remarquez toutefois que le contrepoint, par sa simplicité même, par ce qu'il a, pourrait-on dire, de « primitif », convient fort bien aux sentiments simples et limpides des deux héros-enfants. J'admets encore qu'on puisse trouver, — je ne l'admets toutefois que pour une scène, — quelque disproportion entre la musique et la situation qu'elle commente ; ainsi, la terreur des enfants à l'entrée de leur mère (fin du premier acte) me paraît traduite avec une ampleur un peu démesurée ; pour le reste, je déclare n'avoir été choqué ni par l'épouvante des petits perdus dans la forêt, ni surtout par la solennité du cortège des anges ; car enfin les anges sont toujours des anges, et ce n'est pas parce qu'ils veillent sur des enfants qu'ils doivent affecter une allure volontairement puérile ; voudrait-on qu'ils descendissent du ciel, — car ils en descendent, — sur l'air de *Madame Tartine*?...

Aussi bien, la marche en question est-elle construite sur deux thèmes précédemment entendus : l'un par lequel l'« Homme au sable » rassure les enfants en leur promettant que les anges protégeront leur sommeil ; l'autre est celui de la jolie prière pendant laquelle Hänsel et Gretel, prient les anges de veiller sur eux. Ces deux thèmes devaient donc être rappelés lors de la venue des anges ; et il faut ajouter qu'ils sont non seulement ravissants, mais tout à fait conformes aux sentiments qu'ils traduisent. Que reproche-t-on, alors, à cette marche ? Son ampleur ?... Je viens de m'expliquer là-dessus. Certaine progression qui rappelle un peu les *Maîtres Chanteurs* ? J'y consens. Mais quel est le musicien contemporain qui n'est pas hanté par les procédés musicaux du Dieu de Bayreuth ? En vérité, si M. Humperdinck en use parfois, — moins que beaucoup d'autres, très certainement, — ce n'est pas Wagner qu'il rappelle d'ordinaire (sauf par certains « intervalles », et par l'écriture des « récitatifs ») : ce serait plutôt les musiciens antérieurs à Wagner, Weber par exemple : il y a des pages d'*Hänsel et Gretel* qui font songer aux admirables scènes champêtres de *Freischütz*... La vérité, c'est que, lorsqu'on sait les fonctions que M. Humperdinck remplissait

auprès de Wagner, on est surpris qu'il n'ait pas subi plus complètement l'ensorcelante influence du maître de *Parsifal*. Musicalement parlant, il y a beaucoup moins de Wagner dans *Hänsel et Gretel* que dans une bonne moitié de nos « drames lyriques » contemporains.

C'est quelque chose, assurément, que de n'être point un imitateur. C'est mieux encore d'être quelqu'un. J'avoue, avec regret, que je ne connais de M. Humperdinck qu'*Hänsel et Gretel*, et c'est peu d'un seul ouvrage, surtout d'un ouvrage d'un genre assez particulier, pour juger la personnalité d'un compositeur. C'en est assez du moins pour juger son habileté et son savoir. Ceux-ci sont dignes d'admiration.

Son orchestre est constamment intéressant, jamais banal, très souvent original (notamment par l'ingénieux emploi des cors, et où l'instrumentation est résolument subordonnée à l'idée musicale : c'est un délice de suivre, à travers tous les instruments, le développement clair et régulier de la phrase, sans jamais en être distrait par des effets voulus et inutiles : c'est un charme que la manière dont s'enchaînent ou se superposent les différents thèmes, avec une souplesse, une aisance presque incroyables, avec un souci constant. — et surprenant, hélas ! — de la pure beauté musicale. La partition de M. Humperdinck est extrêmement compliquée. A l'audition, il n'en est pas de plus claire, et, si j'ose employer ce mot si honni, de plus « chantante »...

Ce sont des qualités rares, sans doute. Il en est une plus précieuse encore, et dont M. Humperdinck est abondamment pourvu : c'est que tout ce qu'il écrit est « de la musique ». La phrase, chez lui, est naturellement copieuse. Vous savez ces étoffes dont on dit « qu'on en a plein la main » ? On pourrait le dire aussi de la mélodie de M. Humperdinck. Quelques notes suffisent pour que le contour en soit nettement défini ; la mélodie « vit », si l'on peut ainsi parler : elle se développe et croît librement, soucieuse d'être expressive, mais soucieuse aussi d'être belle ou jolie. Ouvrez la partition au hasard ; vous serez émerveillé de son abondance musicale : musique claire et originale, précise et souple à la fois. Et cette musique qui est de la musique, cette musique qui chante, nous donne un plaisir infini. Entre le « dégingandage » de la nouvelle école italienne et les casse-tête de nos compatriotes, la vie de l'amateur de musique était douloureuse. Tout de même, il y a autre chose. *Hänsel et Gretel* nous l'a appris, ou rappelé. Et cela seul vaudrait notre reconnaissance à M. Humperdinck.

N'exagérons rien. Il est certain que ce livret, par sa puérilité même, permettait à la musique de garder le premier rôle. Les sentiments mis en action sont

extrêmement simples, presque rudimentaires : c'est la joie, la peur, la piété de deux enfants. Il ne saurait être question d'analyse ni de psychologie ; les sentimens se modifient à peine. Qu'une phrase nous donne d'abord une impression de joie, elle n'a ensuite qu'à se développer musicalement, sans les arrêts et sans les transformations qui eussent été nécessaires avec des personnages plus compliqués qu'*Hänsel* ou *Gretel*. Mais, que M. Humperdinck ne s'y soit pas trompé et qu'il ait traité son sujet précisément comme il devait être traité, voilà qui montre son discernement. Enfin, quand on l'aura félicité d'avoir laissé ses mélodies chanter, il reste qu'il fallait les inventer, — surtout qu'il fallait *oser* les écrire.

Nos compositeurs, sans doute, en trouveraient d'équivalentes, mais ils se couperaient la main plutôt que leur garder une forme régulière, enlisés qu'ils sont dans le wagnérisme, un wagnérisme mal compris. Or, qu'ils méditent ceci : depuis la mort du maître, le seul ouvrage où ses disciples aient reconnu l'application, non de ses procédés, mais de ses principes, c'est l'ouvrage si parfaitement mélodique de M. Humperdinck. Il ne s'agit pas de l'imiter, ce qui serait stupide, et impossible d'ailleurs à des gens de chez nous. Mais c'est une occasion nouvelle de comprendre ce qu'il y a de large et de fécond dans la théorie wagnérienne. Que nos musiciens profitent de la leçon et de l'exemple, et la représentation d'*Hänsel et Gretel* n'aura pas été inutile.

Quel qu'en doive être d'ailleurs le résultat, elle aura été un charme. Je l'ai dit ; je ne l'ai pas dit assez peut-être. Sachez qu'en ce moment, à Paris, on joue de la bonne musique, qui consent à être jolie. C'est un phénomène assez rare pour qu'on tienne à en être témoin.

Il n'est pas un théâtre, en ce moment, où la mise en scène soit plus raffinée, plus parfaitement intelligente qu'à l'Opéra-Comique. Dans ce théâtre subventionné, on travaille, on cherche, et l'on réussit !... Les décors d'*Hänsel et Gretel* sont des merveilles de goût et de poésie ; de vrais miracles, peut-on dire, quand on connaît la scène sur laquelle ils sont construits. — L'interprétation est digne de l'œuvre : exquise et vivante, sans une faiblesse. La place me manque pour leur attribuer à chacun les éloges qu'ils méritent ; je ne puis que dire encore qu'ils sont parfaits.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Nouvelle Cuisinière bourgeoise, par FRANC-NOHAIN.
(Editions de la *Revue Blanche*.)

La place qu'occupait Théodore de Banville parmi les Parnassiens, il faut l'accorder parmi les nouveaux poètes, les vers-libristes (comme on a le barbarisme de les appeler) à Franc-Nohain. Même habileté merveilleuse et même sûreté de métier ; de leurs instruments divers ils se servent tous deux avec une telle aisance, ils en jouent avec tant de subtile facilité, en riant, en badinant, qu'ils ont l'air de ces clowns railleurs qui contrefont d'abord les acrobates, pour se moquer, semble-t-il, et puis, se révélant acrobates eux-mêmes, les égalent alors par la hardiesse et la beauté prestigieuse de leurs cabrioles... La *Nouvelle Cuisinière bourgeoise* est un recueil de fins poèmes, presque lyriques et funambulesques aussi, sur les potages, sur les sauces, sur le pot-au-feu, le veau et la salade, les conserves d'alouettes et les beignets d'acacia, que sais-je ? et sur tout le menu d'une bonne table bourgeoise... Et, poétisées désormais, ces nourritures diverses deviennent des espèces de symboles merveilleux ; on sent qu'elles recèlent quelque chose de surnaturel et de quasi divin, comme une étincelle cachée de l'esprit universel, et ce sera le mérite excellent de la poésie funambulesque d'avoir, par une sorte de délicat panthéisme, rendu leur âme essentielle aux plus simples choses, voire aux plats un peu vulgaires de la table de famille. Et, puisque elle-même l'entrecôte parle, nous ne la mangerons plus sans nous rappeler que le mystère de l'Être veille en elle. Ah ! les coquilles de Saint-Jacques se souviennent des pèlerins de jadis dont elles parèrent les manteaux et des croisés qui furent à Jérusalem ; aussi quel dégoût leur apporte le bourgeoisisme d'aujourd'hui ! Principalement, pieuses, elles rechignent si vous les entamez sans avoir dit le *Benedicite* !... Les vers de Franc-Nohain ont parfois une grâce, une harmonie légère, quelque chose de tendre et de délicat qui fait songer (vraiment !) à La Fontaine. Ceci sur la frivole alouette est exquis :

Pour lisser une plume où se jouait le vent,
Ou pour donner à son aigrette
Un petit air plus conquérant,
Coquette

Pour toi seul, trop heureux et malheureux amant,
Elle a dû s'arrêter devant
Un de ces miroirs décevants,
Ta compagne, pauvre alouette !...

La Camorra, par HUGUES REBELL.
(Editions de la *Revue Blanche*.)

... J'avais tant aimé la *Calineuse* !... Certes la *Camorra* n'est pas une œuvre médiocre : il faut ad-